Zeitschrift: Vox Romanica

Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum

Band: 6 (1941-1942)

Artikel: Glanures lexicologiques d'Ollon (Vaud)

Autor: Hasselrot, B.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-8416

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Glanures lexicologiques d'Ollon (Vaud)

Après avoir publié, au printemps de 1937, avec ma thèse, un glossaire du patois d'Ollon comprenant 4000 mots, j'ai pu passer deux étés, ceux de 1937 et de 1939, en Suisse. J'en ai naturellement profité pour reprendre mes entretiens avec les vieux patoisants d'Ollon, qui étaient à ce moment-là presque tous encore en vie. Au cours d'une trentaine de séances j'ai pu recueillir environ 1000 mots nouveaux destinés à figurer dans un supplément au glossaire d'Ollon que je me propose de publier quand j'aurai dû abandonner définitivement tout espoir d'enrichir ultérieurement la collection. Un chercheur peu expérimenté pourrait croire que ce millier de mots qui m'ont échappé pendant tant d'années sont tous fort précieux. Cela est loin d'être le cas; ceux qui sont familiers avec les dictionnaires patois savent bien qu'il y a autant de mots intéressants disons dans le glossaire de Barcelonnette par Arnaud et Morin que dans celui de Blonay par Mme Odin qui contient pourtant trois fois plus de mots que celui-là. Un certain chiffre une fois atteint, les dictionnaires patois s'enflent surtout en accueillant des mots littéraires plus ou moins adaptés et des dérivés, à l'aide de suffixes ou de préfixes de mots déjà représentés. Pour honorer de mon mieux notre jubilaire qui, malgré des tâches vastes et écrasantes dans d'autres domaines, n'a jamais délaissé la lexicologie francoprovençale, j'ai essayé de choisir une quarantaine de mots qui, je l'espère, pourront paraître intéressants, quoique à titres divers.

afortyö m. pl. 'légumes dont on assaisonne la soupe'.

Correspondrait à français *affortoirs. Manque GPSR. FEW III donne vfr. aforter, vpr. afortar 'fortifier', afortir 'renforcer, affirmer', grnobl. afortiou 'qui soutient avec force son opinion', autant de significations qui sont bien éloignées de la nôtre.

avez_e f. pl. 'petits raisins très doux, à grande distance les uns des autres sur la grappe' (raisins des dames en français d'Ollon).

A Lavey, district d'Aigle, on m'a indiqué aviz, 'raisin sauvage'. Cf. Bex avèzə 'raisins qui viennent sur la vigne non cultivée' (GPSR) et Fully avoyaizon 'vigne sauvage poussant en treilles sur les arbres' (GPSR). MM. Gauchat et Aebischer ont renoncé à chercher l'étymologie de ce mot et je n'ai pas la prétention de la trouver, d'autant que je n'ai aucune littérature ampélographique à ma disposition. Mais il est clair que le prototype n'a pu être que *AP(B?V?)ATIA. Ap-, Ab- et Avatia sont attestés comme noms propres de personne et je relève en outre (Holder, Alt-celtischer Sprachschatz) Avatici, tribu dans la Gaule Narbonnaise, entre le Rhône et Marseille. Cette peuplade se serait-elle distinguée dans la viticulture? Un rapport avec celtique ap 'eau' me paraît improbable, puisque précisément le raisin en question n'est pas aqueux. Je mentionnerai enfin une trouvaille que j'ai faite chez Arnaldi, Lexicon impersectum, (BD 10) et qui peut avoir un rapport avec le mot étudié ici: abaque. Il s'agit d'une espèce de raisin, mais M. Arnaldi ne donne pas ses références et renvoie le lecteur à uva, dans une partie de son dictionnaire qui, malheureusement, n'a pas encore paru.

bədző m. 'résine de certains arbres'.

Déjà signalé dans le gloss. d'Ollon. Signifie aussi 'liquide gluant qui sort de la vache, signe certain qu'elle a pris le veau' et 'colostrum'. Mes patoisants n'ont pas pu se mettre d'accord si b. est la résine du sapin rouge ou du sapin blanc. Mon témoin B. veut établir une distinction entre b. do wârño 'résine de sapin blanc' et bodzonēre 'résine des sapins rouges et des mélèzes'. Pour A., mieux au courant probablement, ce dernier mot signifie 'trou rempli de résine dans les sapins rouges' (= tovaire de pedz à Praz de Fort, Valais; littéralement 'tufière de poix'). — Je ne cois pas qu'on ait fait remarquer le peu de vitalité du type bodzo à Fribourg actuellement. Quand il survit, il est généralement du féminin et apparaît souvent avec agglutination de l'a de l'article (ainsi à Sugiez, relevé personnel). Je suppose que c'est le mot fribourgeois pour 'fourmi', büdzo, qui est responsable de

ce fait. En effet, à la Tour de Trême (près de Bulle), $b\ddot{u}dz \partial n\bar{\varrho}r_e$ signifie tout naturellement 'fourmilière', et 'résine du sapin rouge' se traduit par $m\varrho$ de $b\ddot{u}dz\tilde{o}$ 'miel de fourmis'.

bwərdze m. 'tonneau où l'on mettait à fermenter les légumes, etc. destinés aux porcs'; aussi une injure à l'adresse d'un homme gros mangeur.

Ce mot m'a été indiqué par une personne qui l'avait souvent entendu de la bouche de sa grand'mère, née en 1805. Inconnu aujourd'hui. Cf. se vyö bordzo 'ce vieux bonhomme' à Salvan (Jeanjaquet-Tappolet, Vingt-cinq textes patois du Valais). Rapport avec le mot suivant?

bwardžá f. 'eau qui s'écoule tout à la fois'.

Cf. FEW BURDICARE, notamment Dijon borger 'couler par-dessus le bord d'un vase trop plein' et Bosshard, Bibl. ARom., série II, 23, 116-117, lombard brodego 'sudicio'. Franc-comtois bôrgie 'fatiguer, bâcler' (Dartois, p. 167) appartient sans doute à la même famille.

debayerno ppé 'débraillé'.

Cf. GPSR s. v. baèrna 'vieille maison délabrée' et Hérémence debaerná 'tomber en ruines' (Lavallaz).

debômi ppé 'défait (p. ex. d'un tas de foin)'.

Cf. FEW blami et GPSR blêmir. Le préfixe est dù à défait et à d'autres mots de signification semblable.

defafəno ppé 'défait'.

Le mot revenait dans une histoire d'un habit qui aurait été détruit par des sauterelles. L'épithète peut aussi s'appliquer au tas de foin défait qui met si bien en branle les facultés de création linguistique des patoisants. C'est le correspondant exact de défaçonner. Cf. la Chapelle d'Abondance be ou mo fafwono 'attifé' (Bollon), Savièse defasona 'défigurer' (Freudenreich) et Vaudioux se défacener 'avoir des manières inconvenantes et non habituelles' (Thévenin).

s-ēbargamå réfl. 's'embarrasser dans les branches d'un arbre'. Je transcris ainsi s'embargamå, avec la définition ci-dessus, d'après une liste de mots dressée à mon intention par M. Sami Amiguet, mon meilleur témoin (A) et laquelle a été retrouvée après sa mort survenue en 1940.

ekəpi dans l'expression l-e livi to e. 'il lui ressemble d'une façon tout à fait frappante'.

Chacun reconnaît ici immédiatement vfr. escopir *scuppire et la locution 'c'est lui tout craché'. Mais mes patoisants emploient le mot exclusivement dans cette phrase et sans avoir une idée de sa signification primitive. Autrefois il a été commun à tout le domaine gallo-roman. Voici, sans doute, la plus ancienne attestation franco-provençale: escupiment 'crachat' (Mussafia-Gärtner, Prosalegenden, p. 54). Les cartes 344 et 1798 de l'ALF et 171 de l'AIS donnent une idée de la vitalité actuelle du mot: presque général en provençal, il subsiste seulement dans les parlers les plus conservateurs du franco-provençal et n'est représenté, dans le domaine français, qu'à Jersey. Evidemment on le retrouve encore çà et là dans les dictionnaires locaux, en Normandie (Joret, MSL 4) et surtout dans l'est. Juret, ZRPh. 38, 179 donne sur ses significations des renseignements qui nous intéressent: à Pierrecourt, rkröpè est 'cracher ce qu'on a mis dans la bouche (non la salive)' et à Voisey et à Provenchère on ne dit plus que: tout kröpi 'tout craché (en parlant de la ressemblance)', comme à Ollon.

ēkwərni ppé 'qui ne lève pas parce que fait avec du froment germé (du pain)'.

Bridel indique einkorni 'rance; se dit de la viande qui a un mauvais goût', Gilliéron (Vionnaz) ékorni 'dur, rassis' et Fankhauser (Val d'Illiez) ẽkornoy 'entêté, endurci'. Cf. Tobler-Lommatzsch, s. v. encorni.

ētresoyi tr. 'tarir une vache, se mettre à la traire seulement une fois par jour'.

C'est un dérivé de suy_e 'quantité de lait que donne la vache par traite; repas', dont j'ai donné, p. 73 de ma thèse, des parallèles suisses et savoyards. Il en existe ailleurs aussi. Boillot rapporte pour la Grand'Combe $s\bar{\phi}$ 'quantité de lait apportée au chalet d'une seule traite' (cf. $tr\bar{\phi}$ Troja), et Cerlogne mentionne un

valdôtain souye 'repas'. J'ai l'impression que le mot est limité à la partie supérieure de la vallée d'Aoste, car je ne l'ai entendu qu'à la Palud près Courmayeur $(s\bar{u}y_e)$, à Sala Dora (soy_e) , à Valpelline $(s\bar{u}y_e)$ et à Valtournanche $(s\bar{\phi}y_e)$, partout avec le sens 'traite'. J'avais en vain cherché l'étymologie et jusqu'aujourd'hui je ne l'ai pas trouvée dans la littérature bien qu'elle ne puisse pas être ignorée des spécialistes. Une lecture attentive de Du Cange, s. v. soga suffit en effet à la révéler. DC, après avoir mentionné le sens 'corde', continue: « soga. Tabularium sancti Mauricii Agaunensis apud Guichenonum in Probat. Hist. Sabaud. pag. 4: De quarlo terra S. Mauricii habet Sogas 5, una quaeque Soga habet pedes 100. Ubi soga est funis, funiculus, agri modus...» Et DC de rappeler les sens de σχοῖνον. Guichenon m'est inaccessible de même que les travaux de Mgr. Besson sur l'histoire de l'abbaye de Saint-Maurice, et un examen peut-être trop rapide des volumes de Gremaud dans les MDR ne m'a pas permis de retrouver, afin de le dater, le passage cité. Mais peu importe, la cause est entendue, soga (soca) a dû signifier, à un moment donné, à peu près 'étendue de prairie qu'une vache (ou un troupeau de vaches?) paît en une matinée'. Cf. Hérémence ē šuyə 'en pâturage' (Lavallaz) et Praz de Fort suy 'traite; carré où on laisse paître la vache', soca est employé comme mesure de longueur (= 100 pieds) dans la Chronique de Farfa déjà (cf. DC) et soga est aussi devenu une mesure de capacité = 'stère', cf. Pietro Sella, Glossario latino emiliano (Studi e Testi, 74). DC estime qu'au moins l'un des deux sogalis du célèbre Capitulare de Villis dérive de soga et non de sus: « census ex quavis soga, seu agri modo, pendi solitus », et j'ai l'impression que la question mériterait d'être examinée de nouveau (cf. Jud-Spitzer, WS 6, 125). soca survit ailleurs aussi en francoprovençal, mais avec le sens 'corde', et rigoureusement séparé de l'aire soca 'traite': franc-comtois souâio, sôio 'corde' (Dartois), Les Fourgs souale 'grosse corde' (Tissot), Vaudioux souâye 'corde à foin' (Thévenin) et Tournus swa 'grosse corde qu'on passe sur le char de foin ou de blé' (Robert-Juret).

Le développement phonétique de soca en franco-provençal n'exige pas de longs commentaires. La résolution en yod du c, même après o, est normale chez nous. Je ne connais pas d'autre mot où o se trouve exactement dans cette position, mais, au moins en Suisse, il était à présumer qu'il devait se développer comme o libre + yod.

Je n'ai rien à dire sur l'origine première de soca, sinon qu'il n'est pas aussi absolument impossible que le dit J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 231–232, de lui attribuer une origine celtique. Lewis-Pedersen, § 24,2 énumère en effet quelques mots brittoniques avec s initial conservé¹.

garouda f. 'guêtre blanche du semeur'.

Comme j'ai déjà relevé, dans mon glossaire, dyető 'guêtres qu'on mettait pour labourer la vigne' et gamas, 'guêtres qu'on met pour marcher dans la neige', on distingait donc à Ollon avec des noms différents trois espèces de guêtres. Actuellement les dyetõ sont rarement en usage, et les garonde ne subsistent plus qu'à l'état de souvenir. Déjà Bridel écrivait: garoda « vieille guêtre de peu de valeur » et Mme Odin donne pour Blonay garoda (vieilli) 'guêtre de toile qu'on met pour le travail de la terre'. Le mot paraît bien vivant dans la vallée d'Aoste, cf. Cerlogne garròdé 'guêtre pour aller dans la neige'. Pour la France, je cite à titre d'exemples franc-comtois gar-auda, -eûda, -âche 'grandes guêtres de toile à l'usage des laboureurs et particulièrement des vignerons' (Dartois, p. 186), Egloff, Paysan dombiste, gaδoda 'guêtre; femme de mauvaise vie' et Vaux gara,,da 'ancienne guêtre de toile... objet sorti d'usage vers 1870 env.; femme de mauvaise vie' (Duraffour). Le g initial et le développement du suffixe (probablement -(o)ALDU, qui, régulièrement aboutit à -u, fém. -uda) prouvent que notre mot n'est pas indigène, du moins dans l'est franco-provençal. Il est probablement provençal; c'est d'ailleurs l'origine que Levi, Diz. etim. del piemontese assigne à garauda 'uosa di feltro'. Phonétiquement il peut remonter à un wari-wolf féminisé, mais la sémantique n'y trouverait guère son compte. Je cite enfin Lallé garroudiar (Martin), avec une

¹ M. Aebischer a proposé dubitativement (RC 48, 315 N 5) une base celtique *sauca < i. e. seuq 'saugen, Saft'. A tous les égards, soca est préférable.

définition qui équivaut à une étymologie, moins invraisemblable que bien d'autres: 'courir par les terres labourées, par mauvais chemins; faire le gamin; gamin qui court les guérets'.

 $m \partial n \ddot{u} r_e$ f. 'petit tas de fumier dans le champ' (un char en contient 7 à 8).

Etym. MIN' ATURA. Un mot spécial pour 'tas de fumier' n'est pas aussi rare que le donnent à croire *ALF* 1285 et Miethlich, *Getreidehaufen*, mais MIN' ATURA ne doit pas exister ailleurs. Cf. Les Fourgs *m*·nau f. 'tas de neige amassée, amenée (souligné par Tissot) par le vent' < MIN' ALE et *DTF* 3847 et surtout 3848 mənuəra 'cuvier... dans lequel on vide les bennes de vendange' < MIN' ATORIA.

moro m. 'descente de la matrice chez la vache, peu avant le vêlement';

moranà intr. 'avoir la matrice qui commence à descendre'.

L'origine de ces mots, que j'ai entendus tels quels à Praz de Fort, m'a donné beaucoup de tablature. La vérité ne m'est apparue qu'en entendant *marõ id*. dans le français populaire du Sépey (Ormont-Dessous). C'est un diminutif de MATRE 'matrice', peut-être avec influence de MURRU à Ollon et à Praz de Fort.

(natå); y · e ito nato 'j'ai été mouillé';

natåy, f. 'trempée, bonne mouillée'.

Je croirais volontiers que ce mot a la même origine que l'allemand nass, cf. notamment SchwId. nassen 'nass werden'.

noseta f. 'petit cube de pain ou de fromage découpé à l'intention des petits enfants'.

Bridel a nossa 'petit morceau de pain, de fromage, de viande; bouchée', nossetta 'très petit morceau', Blonay nota 'bouchée, en langage élégant' et nota 'petite bouchée' (Odin); neuchâtelois noce, nocette id. (Pierrehumbert; P. croit que notre terme est identique à vfr. noce 'noix', malheureusement très rare), la Bresse noce 'petit morceau qu'on prépare à un enfant, ou à une grande personne qui ne peut pas découper' (Hingre; l'étym. serait, selon

cet auteur, nauci 'zeste de noix' [?]. Hingre semble penser à non nauci esse, expression qui n'a pas survécu), la Brenne et le Boischaut noce « s'applique à la fois par synecdoque et par métaphore aux morceaux de pain bénit distribués à l'église, vestige du repas en commun, de la communion des fidèles dans l'Eglise primitive. On dit aussi en général: une noce de pain, couper des noces. » (Jaubert, Gl. du Centre de la France.) Jaubert donne donc une interprétation étymologique, mais à ma connaissance, la communion n'a jamais été appelée noce et l'hostie des pays catholiques ne peut pas faire penser à un cube (cf. plutôt Rheinfelder, Bibl.ARom., série II, 18, 348 qui rapporte qu'une tranche de pain par trop mince peut s'appeler particola 'petite hostie'). Cf. aussi Saint-Pol yōš 'petite parcelle, minime quantité, un peu' (mais nos 'gros morceau') (Edmont) et Haut-Maine noces 'grosses rillettes' (Montesson; avec une note de sémantique qui démontre pour ce mot l'origine noptias). Des équivalents se trouvent dans beaucoup d'autres glossaires de l'ouest et du nord. Cf. Goidanich, Pane, 29. REW 5999 songe à un emploi ironique de noce 'fête'. Mais Meyer-Lübke a dù se tromper lui aussi, car nossa appartient indubitablement à un style élevé (Odin). La phonétique fait aussi difficulté; en effet, le représentant franco-provençal de NOPTIA termine selon les règles en -i, -∂, mais nosa toujours en -a. Cela constitue d'ailleurs pour tous les essais d'explication un écueil, qu'on pourrait éviter cependant à la rigueur en voyant en nosa une forme refaite sur le diminutif noseta. Cela admis, je donnerais ma préférence à l'étymologie de Pierrehumbert, *NUCIA, comme étant la moins invraisemblable. Qu'on pense p. ex. à l'expression une noix de beurre des livres de cuisine.

rədānå intr. 'faire un bruit de ferraille qui traîne'.

rədoδδ m. 'boucle de saucisse' (surtout emploi scatologique); 'chose recroquevillée'. Dérivé de ductile.

 $re\delta_e$ f. 'anneau de la corne'; r. d_e se 'corniche, vire dans les rochers'.

Bridel rellha 'raie, fissure, fente de rocher', rellhetta 'petite

fente', Chapelle d'Abondance relyə 'ride, pli de la peau (enfants)' (Bollon), Queyras relio 'pli' (Chabrand-De Rochas d'Aiglun). Etymologie: diminutif en -ula, sans doute très ancien, de *rīca. Ce *ricula risquait certainement de se confondre avec regula, aux endroits où ce mot, dans le sens de 'soc de la charrue' recevait un développement populaire: franc-comtois reīlle (Dartois, p. 187), forézien reilli (Gras), etc. Je ne sais quelle prononciation se cache derrière Bridel rellha 'soc de charrue' (Aigle). A Ollon 'soc' se dit sotso et rāða 'règle' est mi-savant.

rənəvaç m. ou adj.; el e r. de fē 'il a du foin en abondance'. Je trouve ce mot déjà dans les Prosaleg. (215 b): li coisons renevers et li avars gaignare li uns baille a son visin, li autre baille a la terra. Li detre pot rendre al renever or a doblo... Le sens primitif est donc 'prêteur, usurier'. Aebischer, Bibl.ARom., série II, 6, 93 atteste en vieux fribourgeois Renevery, fém. de Renevey, nom propre de personne. Pour l'étymologie, cf. REW 7212 renovare et Thomas, R 38, 573. A la documentation de Thomas, j'ajoute encore DTF 5152 rənəvi 'avare qui garde sa récolte un an ou deux avant de la vendre, pour attendre la hausse', renevi 'économe' (Fenouillet), Vaudioux renevîer 'qui se plaît à conserver, à ménager ce qu'il a' et enfin Bridel renevei, renevier 'prêteur sur gages, usurier, accapareur (La Côte)' et reneveira, renevira f. 'morceau de terrain inculte, négligé, au bord d'un chemin; lisière de peu de valeur (Morges)'.

rübēri intr. 'errer sans but, fouiner'.

Mon témoin a entendu ce mot exclusivement d'un vieillard né aux environs de 1800 et qui servait ce mot à tout propos. Actuellement on dit bâdēri.

 $r\ddot{u}f\dot{a}$, Panex $r\ddot{u}\vartheta\dot{a}$ intr. 'glisser'.

Aussi Blonay $r\ddot{u}\vartheta a$ 'glisser et tomber' (Odin). On peut rapprocher de ce mot suisse alémanique rulzen 'sich auf dem Boden herumwälzen', $r\ddot{u}lzen$ 'herumwälzen' (SchwId.). Cf. $m \vartheta f a < vha$. MILZI. Bridel ruklla, riklla 'glisser, effleurer', Praz de Fort $r\ddot{u}f a$ (f < cl) 'frotter, råper, heurter' doivent avoir une origine différente. Cf. BGPSR 10, 44–46.

*sənå intr.; dans el alå v_e sənẽ amõ pẹ $l \cdot erz$ ə ϑi 'il gravissait très chargé et péniblement (la montée de) l'Arzillier'.

C'est le même mot qu'Hérémence šina 'surcharger de travail' (Lavallaz), grand'Combe sěnā 'jeter une pierre au-delà d'un obstacle en passant par dessus' (Boillot), Les Fourgs sainnai 'respirer avec peine' (Tissot), Petit-Noir sènnè 'pleurer, cracher, en parlant du bois vert qui brûle' (Richenet) et j'en vois l'origine dans vha. sinnan 'voyager, s'efforcer, streben', sens que l'actuel sinnen a perdu. Cf. asséner.

soδo m. 'brindille qui éborgne'.

C'est un dérivé du verbe 'souiller', disparu à Ollon mais attesté comme vieilli à Blonay soti (Odin). Dans le français populaire des Ormonts on dit, avec la même signification, un sale. Cf. Jaubert (Centre) seuille 'saleté, balayure, paille broyée, débris'. Je renvoie aussi à l'article 5647 et s. du DTF.

tartari f. 'Rhinanthe cocrète'.

Mauvaise herbe redoutée ainsi que l'atteste ce dicton:

tartari i pro, «Rhinanthe dans les prés, faməna i tsəvo; Famine pour les chevaux; tartari i tsā, Rhinanthe dans les champs, faməna iz ēfā. Famine pour les enfants.»

L'étymologie peut être tartaria ou même tartaruca. Je peux me contenter de renvoyer, pour des parallèles, au supplément de l'ALF.

teigå intr. 'parler'.

Cf. Blonay: teigå v. n. 'usité seulement dans la locution: no pou ne soxtà, ne teigå. Personne n'a su me dire ce que ce mot signifie; du sens de soxtà: souffler, on pourrait inférer que teigå exprime l'idée de continuer à vivre' (Odin). Le sens originel s'est mieux conservé en Savoie: tigå 'haleter, être essoufflé' (Fenouillet) et tégå 'perdre la respiration, (Brachet). Cf. pour l'étymologie du mot (Phtisicu) G. Tilander, Glanures levicologiques, Lund, 1932, s. v. tegge.

terpasi intr. 'parler beaucoup'; terpase f. 'personne bavarde'.

On ne reconnaît peut-être pas immédiatement ici tracasser,

et pourtant c'est bien à ce verbe que nous avons affaire, déformé par une de ces mutations consonantiques dont M. Gauchat a relevé tant d'exemples. Qu'il me suffise de citer Hérémence tarkašyé 'parler beaucoup, tracasser' (Lavallaz) et Igé traquéchi 'se dit d'un bruit rythmé accusant l'état d'usure, comme fait, par exemple, en roulant, une voiture disloquée' (Violet).

trəlő m. 'tête du fémur; bout sec du jambon'.

On dit d'une vache très maigre: lu trəlõ de la vatse sabivõ, õn are pēdü õ tsape a tsatye tr. e baba lə tor də vəladze e nə sarõ på tsü, littéralement 'les tr. de la vache sortaient, on aurait pendu un chapeau à chaque tr. et fait le tour du village et ils ne seraient pas tombés'. Ce mot continue un diminutif en -ilione de turnu, mais le développement phonétique n'est pas normal. Cf. Bridel tornet 'emboîture de la hanche', Blonay torotõ 'tourillon...; tête d'un os qui s'articule dans le cotyle' (Odin), savoyard tornet 'articulation de la jambe et de la cuisse' et torllion, terllion 'tourillon' (Fenouillet), Albertville tr'llion 'le haut de la hanche' (Brachet), Lallé turlet 'tête du fémur' (Martin), Queyras tournet 'articulation' (Chabrand-De Rochas d'Aiglun).

tsarawito ppé 'couché (du blé, sous l'effet des liserons et autres plantes semblables; couché sous l'effet de la pluie se dit virvulo)'.

Le second membre de notre mot, wito, se retrouve dans Praz de Fort et la Chapelle d'Abondance wito 'versé (du blé)'. Il est bien tentant d'y voir volvitare, mais cela ne me paraît possible qu'en admettant un emprunt provençal, cf. Queyras vioutar, vouitar (Chabrand-De Rochas d'Aiglun). Le premier terme, de caractère péjoratif et qui renforce l'idée exprimée par le second, peut avoir été tiré par fausse coupe de tsaravuta 'charogne' < CARNE REPOSITA (cf. Jud, Mélanges Pope, p. 228). Cf. franccomtois charavirie 'chavirer' (Dartois, p. 248).

tsåsõ m. 'zeste de pomme ou d'un autre fruit; tsåsi tr. 'croquer, casser (p. ex. des noisettes)'.

Le premier est un dérivé en -umen d'une racine qui pourrait être capsus (FEW).

tsəδe (place de l'accent impossible à déterminer); le trif_e sõ ts.
'les pommes de terre ont la pelure rugueuse'. Il semble que
tsəδe soit le ppé fém. d'un verbe *tsəδi. (Les pommes de terre
peuvent encore être θāröz_e 'aqueuses' ou farnǫlēt_e 'farineuses'.)
Sont de la même famille Blonay tsɔte 'pellicules du cuir
chevelu' (Odin), neuchâtelois chilles 'écailles de la peau, peau
squameuse, ou furfuracée' (Pierrehumbert). La plupart des dictionnaires franc-comtois donnent aussi le mot. Sa répartition
géographique s'accommoderait bien d'une origine germanique,
mais il me paraît improbable que l'étymologie indiquée REW
7692 soit juste.

a tü botü adv. 'mesuré à l'œil, sur simple estimation, à peu près'. Puidoux tortü botü, même signification, Blonay tortü bodü 'en bloc, au juger' (Odin), savoyard totubôtu 'pêle-mêle, acheter en bloc, sans peser' (Constantin et Désormaux; avec l'étymologie, hébreu tohou oubohou, cf. Bloch-Wartburg, s. v. tohu-bohu), Albertville à tubôtu 'pêle-mêle, sens dessus dessous, à califour-chon' (Brachet), Vaudioux antibotu m. 'assemblage sans ordre ou sans estimation précise de plusieurs choses' (Thévenin). C'est un de ces nombreux mots d'origine ecclésiastique que des clercs plus ou moins révérencieux ont mis en circulation.

sa wåñē m. 'sac du semeur'.

wərdana intr. 'cahoter'.

Littéralement 'sac semant'. En Dombes, le même objet s'appelle señoδ (Egloff), à Tournus snur (Robert-Juret).

warâti m. pl. 'témoins de la borne, deux pierres ou débris de tuile pour marquer la place de la borne'.

Cf. avec la même signification Vérossaz avoyaranti (GPSR 2, avec étym. et VRom. 3, 323) et Montana warantšyá (Gerster).

Peut-être même mot que Vionnaz warâda 'marcher comme un homme ivre' (Gilliéron).

 $w\bar{e}ri$ (et ewari) intr. 's'égrener (du blé)'; 3 pr. $w\bar{e}r_e$, ppé m. et f. $w\bar{e}ry\acute{a}$.

Cf. Gl. d'Ollon $w e r_e$ 'châtaigne égrenée' et a l 'e wari 'à l'aban-

don' (que A. a corrigé, l'été 1939, en a l'eweryá sans que je puisse décider laquelle des deux formes est préférable. Je me suis moi-même occupé, très prudemment (Dial. d'Ollon, p. 105, N 2) de l'étymologie de cette famille. M. Duraffour, avec une riche documentation, l'a depuis rattachée à WAIGARO (R 64, 535-536). Cela est assez satisfaisant pour la forme et pour le sens, mais je ne suis pas sùr que ce soit le dernier mot de la science. Certes, waigaro est en jeu: Albertville waire, voaire f. 'châtaigne qui se détache de son enveloppe en tombant'. adv. 'un peu, un petit moment' (Brachet) convaincrait le plus sceptique. Mais comment concilier avec cette base des formes que je ne séparerais pas du type [wēri] comme Tournus vwěrge 'égrener' (Robert-Juret) et Vaudioux vugrer 'sortir de l'épi (grain)' (Thévenin. Cf. vfr. walerer et *volgrener)? Et j'estime pour le moins probable une influence de vocitare sur des formes telles que Lallé et Queyras vouirar, défini par Chabrand-De Rochas d'Aiglun 'verser, en parlant du grain trop mûr', par Martin 'égrener; épis qui perdent le grain; verser le contenu d'un vase de grains', et cela dans des régions où le passage w > q(w) doit avoir eu lieu il y a mille ans. Enfin il n'est pas impossible que l'expression française à la voirie ait eu de l'influence sur p. ex. Ollon a l'ewari. Cf. Mistral, TDF s. v. voúrio.

wivãnå intr. 'aller de droite et de gauche sur la route (d'un vieux char à l'essieu faussé)'.

Probablement une onomatopée dans le genre de savoyard winwallâ 'lambiner, branler' (Fenouillet)¹.

Upsal.

B. Hasselrot.

¹ Sont précédés d'astérisque quelques renvois bibliographiques, dont M. Jud, en corrigeant les épreuves, m'a fait profiter.